

Entretien

# JEAN MÉTELLUS

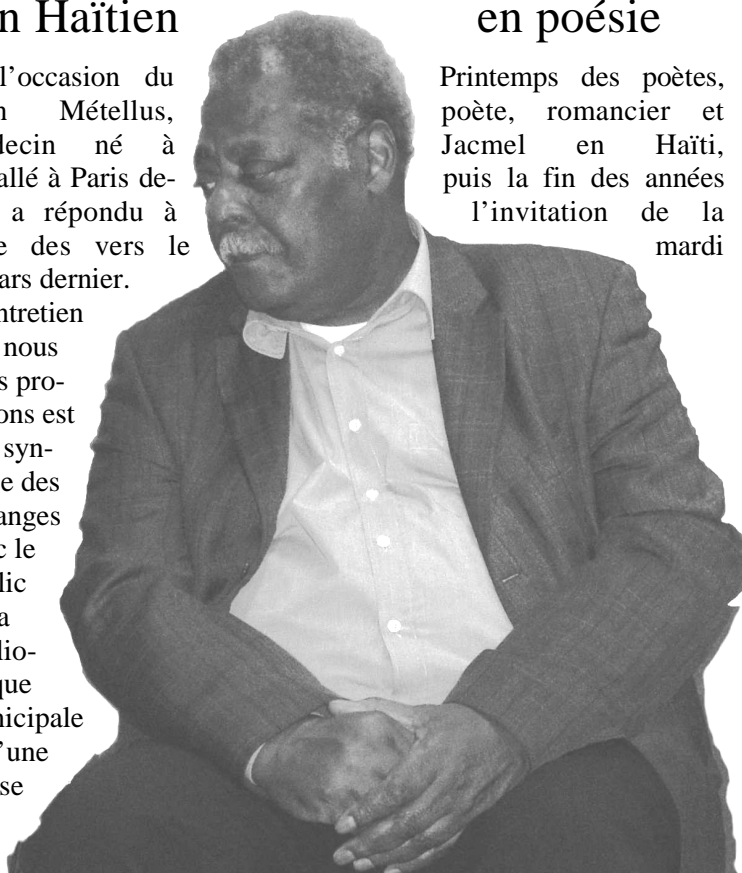
un Haïtien

en poésie

A l'occasion du Jean Métellus, médecin né à installé à Paris de- 50, a répondu à Soie des vers le 4 mars dernier.

L'entretien que nous vous proposons est une synthèse des échanges avec le public de la Bibliothèque municipale et d'une classe du

Printemps des poètes, poète, romancier et Jacmel en Haïti, puis la fin des années l'invitation de la mardi



lycée Vauban d'Auxerre (dont Jacmo est le prof de français). Les débats étaient modérés par Alain Kewes.

*Vous avez plusieurs fois déclaré que votre vocation poétique avait été tardive. Après des études scientifiques, vous avez enseigné les mathématiques en Haïti avant de venir en France en 1959 pour y étudier la médecine. Depuis votre premier recueil, Au pipirite chantant (Maurice Nadeau, 1965), vous avez publié des romans, du théâtre et plusieurs essais. De sorte que l'on peut se demander si la poésie est pour vous un moyen d'expression parmi d'autres, un passage dans votre bibliographie, ou si, au contraire, vous vous sentez essentiellement poète.*

Je suis venu à la poésie grâce à la médecine. Enfant, adolescent, je n'écrivais pas de poésie. Mais quand je suis arrivé à Paris, je n'avais pas beaucoup d'argent. Je logeais à la cité universitaire. Il fallait bien occuper mes longues soirées solitaires ! C'est comme ça que j'ai commencé *le Pipirite chantant* qui me rappelait en plus mon pays natal tout juste quitté. Ensuite, c'est vrai, j'ai écrit des romans, des pièces de théâtre et bien d'autres choses, mais je n'ai jamais arrêté d'écrire et de publier de la poésie. Je ne sais pas si je suis « essentiellement » poète, mais la poésie est sans aucun doute mon état naturel d'écrivain.

*On peut d'ailleurs remarquer que poésie et médecine font bon ménage dans l'histoire littéraire. On songe à Breton, bien sûr, mais aussi à Victor Segalen, à William Carlos Williams, à Lorand Gaspar plus près de nous...*

Oui. Pour ma part, je dois préciser que je me suis très vite spécialisé dans la neurolinguistique et les troubles du langage. Ce n'était donc pas si éloigné de l'écriture.

*Précisément. Le thème du langage est l'un de ceux auquel vous vous êtes consacré le plus assidûment. La parole absente, la stérilité de l'écrivain est au cœur de votre roman Une eau forte, la parole difficile, celle du bègue, fait le sujet de La parole buissonnière. Je n'oublie pas les essais, sur la dyslexie en particulier. Peut-on dire que le langage qui croise les expériences du médecin, du poète et, métaphoriquement, de l'opposant exilé, est le thème qui vous rassemble et vous ressemble le mieux ?*

Le langage, c'est toute ma vie. Professionnelle, d'abord. Et je me suis souvent inspiré de cas très précis que j'avais eus à traiter pour certains de mes livres. Ne pas pouvoir parler est une situation très douloureuse, un drame permanent. En tant que médecin, je n'ai pas cessé d'essayer de libérer la parole, je n'y suis pas toujours parvenu mais quand un enfant, au bout de mois, d'années de traitements recommençait enfin à

parler, à sortir de sa prison de mutité, je crois que je faisais aussi œuvre de poète. En tout cas ce sont les émotions les plus fortes qui me restent aujourd'hui que je n'exerce plus. S'agissant de l'exil, je ne suis pas à proprement parler un opposant. Je suis parti parce qu'il ne m'était plus possible de continuer à travailler en Haïti, à faire ce que j'aimais. Je savais aussi que tôt ou tard, le régime de Duvalier viendrait me chercher dans mon école mais je suis parti avant que cela n'arrive.

*Y a-t-il une spécificité de la littérature haïtienne de l'exil par rapport à celle qui s'écrit sur l'île ? Et l'écrivain en exil est-il toujours partie prenante, acteur de l'évolution sociale, politique, culturelle de son pays ? Retournez-vous régulièrement en Haïti ?*

Je ne peux pas répondre pour les autres. Les exilés haïtiens sont disséminés un peu partout, beaucoup sont au Canada, aux États-Unis, à la Jamaïque. Pour moi, je dois dire que mes sources d'inspiration sont ici, à Paris, en Suisse qui est le cadre d' *Une eau forte*, dans l'est de la France aussi, d'où est originaire mon épouse. Même quand je parle de Jacmel, c'est avec la distance des années et l'éloignement dans l'espace. Je retourne quelquefois en Haïti, mais là-bas, je ne suis rien, personne ne m'y attend, ne m'y connaît. En réalité, je pense que je n'y suis pas le bienvenu. Tous les exilés connaissent cela. Les Chiliens qui se sont installés en France après 1973, les Haïtiens... Pour ceux qui sont restés, nous sommes un peu des fuyards, des déserteurs, nous n'avons pas vécu ce qu'ils ont vécu, notre vie souvent a été meilleure et on nous le reproche, plus ou moins ouvertement. Mais bien évidemment, je suis l'actualité de mon pays, même si je ne comprends pas toujours ce qui s'y passe.

*Beaucoup de vos livres, poésie, romans, essais, parlent d'Haïti et surtout de Jacmel, votre ville natale. N'écrit-on pas toujours un peu sur ce que l'on a perdu, pour le ressusciter peut-être ?*

J'écris sur la Jacmel de mon enfance, sur une ville qui n'existe plus. J'ai aussi consacré plusieurs ouvrages à l'histoire d'Haïti, à Toussaint Louverture, à Dessalines. Ce n'est évidemment pas sans lien avec la réalité d'aujourd'hui mais comme je l'ai dit, il y a cette distance, qui est plus du temps que de l'espace d'ailleurs. Une autre chose est que je préfère parler de bonheur, de prospérité, d'espoir plutôt que des malheurs qui accablent mon pays. Et cet espoir, cette chance pour Haïti, ce rire de Jacmel, je vais les chercher dans le passé.

*Tous les commentateurs mettent en exergue le lyrisme de votre poésie, sa ferveur, qui tiennent autant au fond qu'à la forme. Vos poèmes sont des chants, des prières, des évocations sonores de lieux chers. Mais ils*

*ont aussi, me semble-t-il, une fonction didactique : vous parlez d'histoire, d'économie, d'agronomie, de politique...*

C'est le propre des civilisations essentiellement orales. La poésie doit transmettre une mémoire, éduquer, informer même. C'est aussi une question de langue. Le français permet de mettre des mots sur des concepts complexes, des réalités changeantes, ambiguës.

*Justement. Vous n'écrivez qu'en français, jamais en créole, au contraire de nombreux auteurs haïtiens. Pourquoi ?*

Je rêve en créole, je le parle couramment mais non, je n'écris pas en créole. Ce n'est pas une langue écrite, c'est la langue du peuple, elle est par nature, par histoire, uniquement orale. Écrire en créole pour moi serait un artifice, une posture, presque une imposture

*Ce qui est paradoxal, c'est qu'écrivant en français, vous inventiez une poésie très orale. Votre recueil Voix nègres, voix rebelles, voix fraternelles, est en fait une suite de biographies très événementielles de quelques grands noms de la cause noire : Lumumba, Cassius Clay, Steve Biko, Louis Armstrong. Et ces biographies font penser à la poésie du Moyen Age, aux hagiographies, aux fabliaux qui racontent une histoire, pour enseigner, éduquer un auditoire analphabète, autant par les mots que par la musique, le rythme. Il y a des refrains, des répons, des litanies.*

C'est la preuve que je n'ai pas besoin du créole pour parler au peuple et que les formes traditionnelles françaises et européennes me permettent tout à fait d'exprimer ce que je veux dire. Oui ce recueil a une fonction didactique. J'ai voulu rendre hommage à quelques grands hommes de l'histoire noire et faire connaître leur vie. Je vais d'ailleurs faire la même chose avec un recueil sur les femmes.

*Histoire noire et histoire féminine, deux pans occultés par le discours dominant. On remarque, à ce propos, que dans Voix nègres..., parmi tous les noirs, il y a une fève, un Blanc, un seul : Che Guevara !*

Son influence sur la Caraïbe et toute l'Amérique latine est immense. Son combat n'a pas de couleur. Che Guevara aurait mérité d'être noir, il l'est à titre honorifique !

*Une lecture d'Alain Kewes*

**Jean Métellus Jacmel, toujours** ; éd. bilingue français-espagnol (les éditions de Janus, 2007)

On ne saurait dissocier ce recueil paru l'an dernier du reste de l'œuvre du poète haïtien. Dès le titre, qu'angliciste on traduirait tout à la fois par *Jacmel, again* et *Jacmel, forever*, sont tracées les filiations, les permanences : un précédent recueil paru en 1991 s'appelait *Jacmel* et un roman, paru dix ans plus tôt, s'intitulait *Jacmel au crépuscule*. Encore ne signale-t-on ici que la présence dans le titre d'un toponyme, celui de la ville natale de l'auteur en 1937, quand son esprit s'étend sur la quasi-totalité de l'œuvre depuis le poème *Au pipirite chantant* publié dans un numéro des *Lettres Nouvelles* en 1975 qu'on retrouva au chevet d'André Malraux après sa mort.

Pour autant, un nouveau livre n'est jamais la simple continuation du précédent. Il a son unité propre, sa parole neuve, inouïe, qui témoigne notamment des années qui passent sur l'objet du discours comme sur le sujet le formulant. Si le souvenir ne faiblit pas, l'exil lui-même s'enracine et le regard, à prendre du recul, embrasse plus vastement une réalité infiniment complexe. « *Jacmel, malgré ta bouche grande ouverte et ma voix de stentor / nous nous parlions sans nous entendre* », reconnaît l'auteur dans les premières pages du livre. En effet, le risque de l'exil « *aux plis redoutables* » est de devenir étranger à son histoire et à soi-même. Et la ville qu'on quitte peut vous oublier elle-aussi. Dans une de ses nouvelles, Lyonel Trouillot, qui n'a jamais voulu partir, raconte : « *La ville où je suis né ne parlait jamais des absents. Quand un jeune avait pris la route qui passait dans son dos, la ville l'oubliait, ses parents enlevaient son couvert, l'institutrice effaçait son nom de la liste d'élèves de la classe unique, et nous faisons comme si personne ne s'était jamais assis à la place qu'il avait occupée sur le banc, comme si la veille il n'avait pas été là à bavarder avec nous.* » (Yanvalou, in *Nouvelles d'Haïti*, Magellan et Cie, 2007). Peut-être est-ce la première ambition de ce recueil que de reprendre langue avec une ville quittée il y a près de cinquante ans (même s'il y eut des retours réguliers), ou plutôt de ne pas laisser s'installer une distance irrémédiable. Le lecteur non haïtien aura par moment l'impression de surprendre une conversation, d'assister même à quelques explications musclées, comme d'une dispute conjugale : « *Mais Jacmel, quelle image donnes-tu de toi maintenant ? / Une ville morne et sans ordre / une ville taciturne et morose / Incapable d'enivrer sa jeunesse* ». Si le constat est accablant, la colère ne dure pas. Malgré les errements de l'histoire, c'est un chant d'amour inconditionnel que délivre Jean Métellus et l'amorce, depuis sa distance européenne, de pistes pour un avenir meilleur.

Paradoxalement, la première serait une certaine faculté d'oubli pour favoriser la réconciliation : « *Oublions les temps couverts d'épreuves / Renonçons aux paroles pernicieuses / Aux mouvements spectaculaires* » et plus loin : « *Jacmel, oublie ce passé honni !* ». A bien y regarder, pourtant, il n'est pas question de faire semblant, de tourner le dos à l'histoire, mais au contraire de prendre la

ville là où elle en est, riche de ses contradictions, de ses différences, riche même de ses malheurs passés afin de la féconder enfin. Et cette fécondation viendra du verbe « *Happée par les mots, soulevée par leur souffle / Jacmel s'épanouit, se développe et s'étend* ». Les mots, ce sont bien sûr ceux des poètes, non pas témoins impuissants mais bâtisseurs : « *Jacmel fécondée par les mots / Transporte leur énergie / Dans des temples de chair / et les poètes nés de ses flancs / affament la nuit, embrassent le jour / et veillent pour fêter le printemps* ».

On sera frappé, à la lecture de ces poèmes amples aux accents hugoliens, parfois même épousant le lyrisme d'un Leconte de Lisle — « *Comme ces colonnes hautaines / dressées sur des mots écarlates d'enthousiasme / sur les rives pourpres de la victoire* » —, de leur fonction souvent ouvertement didactique. Le poète doit écrire la ville, se faire tour à tour topographe, géographe, historien, économiste, agronome. Il doit raconter les mythes et les expliquer afin que de l'obscurité puisse jaillir la lumière. Explorant l'histoire autant que l'onomastique, il s'efforce de revenir à l'origine : « *On te dit Caraïbe comme Yaquimex / et aussi espagnole comme Jacques de Melo / ce constructeur de villes, architecte des colonies / je ne sais (...) / à quelle appellation donner ma voix / pour te redonner l'élan fondateur* ».

Ailleurs, ce sont les rites vaudous qui sont convoqués, témoignant d'un syncrétisme symbolique aussitôt réinterprété en diversité féconde, en richesse potentielle, en alliance des mondes visible et invisible, en chance d'avenir. L'écriture tend tout entière vers ce seul dessein : canaliser, unir les forces souterraines et humaines qui régissent la ville, son passé tourmenté, contradictoire, afin de lui permettre de naître à la lumière. Et le poète, une fois encore, n'est pas simple observateur, moins encore un donneur de leçons, il empoigne la matière bouillonnante de la ville : « *j'écorcerai la gangue du temps / à pleines mains, j'écumerai la misère / gardien de l'aube, je me chargerai des linges / les paumes au ras du ciel* », véritable accoucheur de sa ville. Bien sûr, la tâche est immense, incertaine, il y a des moments de découragement, de colère mais Jean Métellus ne se sent pas seul investi : « *Au Sénégal, à Paris, en Haïti / A Cuba, au Canada / à l'étranger ou en tuteurage dans leur propre pays / Ces hommes sans tige, au courage insigne / Bâtissent un monde éclatant* ».

Ce monde éclatant n'a rien d'un rêve de puissance ou de gloire, son ambition est à la fois plus modeste et plus formidable, renouant avec la magie originelle : la vie, la fertilité, la nourriture abondante : « *Jacmel célèbre les fiançailles de l'imagination et de l'effort / appelle aux semailles / rêve de récoltes multiples, splendides* » et le poète « *vêtu de verbe neuf* » peut alors entamer « *une oraison / à la louange des cultures vivrières / le pois congo et le pois rouge / l'igname, le manioc et la patate douce* ». C'est en « *déchirant la trame de la mélancolie* » que dans « *le désert de l'exil* », peuvent enfin résonner les deux derniers vers du recueil : « *génèreuse et envoûtante / Jacmel renaît* »

Recueils de poèmes de Jean MÉTELLUS/ chronologie des publications

**1978**

Au pipirite chantant (*Editions Maurice Nadeau, Lettres Nouvelles, Paris*)

**1980**

Tous ces chants sereins (*Editions Qui Vive, Mareuil-sur-Mauldre, 1980*)

**1981**

Hommes de plein vent (*Editions SILEX, Paris*)

**1984**

Voyance (*Editions Hatier, Paris*)

**1991**

Jacmel (*Edition Bilingue français-espagnol. Orénoques, Paris*)

**1992**

Voix Nègres (*Editions le bruit des autres, Solignac*)

Hommes de plein vent - Réédition - (*Editions Nouvelles du Sud, Paris*)

**1995**

Au pipirite chantant et autres poèmes (*Ed. Lettres Nouvelles, Paris*)

**1996**

Filtro amaro - Edition bilingue italien-français du recueil Philtre amer  
(*Editions : La Rosa Editrice s.a.s., Torino, Italie*)

**1997**

Les dieux pèlerins (*Editions nouvelles du Sud, Paris*)

**2000**

Voix Nègres, Voix Rebelles (*Le Temps des Cerises Editeurs, Paris*)

**2004**

Les Dieux Pèlerins - Nouvelle édition (*Les Editions de Janus, Paris*)

**2005**

Empreintes 1 : Poèmes de Jean Métellus ; conception et réalisation artistique  
d'après des Eaux Fortes originales d'Annie Rosès / tirage limité à 60  
exemplaires numérotés et signés - *Auto-Ed. Les océanîles*

Empreintes 2 : Poèmes de Jean Métellus ; photographies originales et  
conception artistique d'Annie Rosès / tirage limité à 25 exemplaires numérotés  
et signés - *Auto-Ed. Les océanîles - Paris 2005 Alliance : Textes poétiques de  
Jean Métellus, Polaroides de Guillemette Bonvoisin - Editions Intensité, Paris*

Voyance et autres poèmes Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur  
(*Les Editions de Janus, Paris*)

**2006**

La Peau et autres poèmes - *Editions Seghers, Paris*

**2007**

Voix nègres, voix rebelles, voix fraternelles - *Le Temps des Cerises  
Editeurs, Paris*

Jacmel, toujours - *Les Editions de Janus, Paris*

**2008**

Eléments - *Les Editions de Janus, Paris*

Visages de Femmes - *Le Temps des Cerises Editeurs, Paris* ◆